

À propos des idées reçues

Jean-Daniel Lalau^{1,2}, Alain Panero², Dominique Meloni²

Disponible sur internet le :
3 mars 2025

1. CHU d'Amiens, Coordination pour la prévention et l'éducation du patient en Picardie (COPEPI), service d'endocrinologie-diabétologie-nutrition, Amiens, France
2. Université de Picardie Jules-Verne, UR 4697, centre amiénois de recherche en éducation et formation (CAREF), Amiens, France

Correspondance :

Jean-Daniel Lalau, Hôpital Sud, service d'endocrinologie-diabétologie-nutrition, 1, rond-point du Pr-Cabrol, 80054 Amiens cedex 1, France.
lalau.jean-daniel@chu-amiens.fr

Mots clés

Anthropologie
Représentations
Croyances
Savoir
Confiance

■ Résumé

Dans le présent article, nous allons nous interroger sur la construction et la diffusion des idées reçues. Où il apparaîtra que leur réception ne résulte pas nécessairement d'un phénomène passif ; que ces idées reçues sont agissantes, dans la mesure où elles déterminent en partie nos comportements ; et que, situées qu'elles sont au bas de l'échelle du croire, il ne faut pas pour autant les combattre systématiquement. Chemin faisant, nous aurons à nous pencher sur les notions de « opinion », « croyance », « savoir », « confiance », comme un prérequis pour pouvoir ériger toute une éthique du croire.

Keywords

Anthropology
Representations
Beliefs
Knowledge
Trust

■ Summary

About preconceived ideas

In the present article, we will consider the construction and the spreading of preconceived ideas. Where it is shown that their reception is not necessarily a passive phenomenon; that they are acting – in determining at least partly our behaviors; and that it is not necessary to combat them systematically, even though they are at the bottom of the heap of knowledge. Along the way, we intend to build on some notions, such as "opinion", "belief", "knowledge", "confidence", for being able to constitute a "knowledge ethic".

« Nous croyons le faux qui nous flatte.
Vous feriez aisément croire que le blanc est noir à celui qui a
des cheveux blancs. »
Victor Hugo, *Océan*.

En nutrition, notamment, les représentations sont légion (« Le pain fait grossir » ; « La pomme de terre est un légume vert » ; « Mon estomac s'est rétréci » ; « Ce qui nourrit le muscle, c'est le fer » ; « J'ai attrapé le diabète », etc.).

Ces représentations, nous pourrions sans doute les déconstruire une par une, en démasquant chaque fois une certaine rationalité. Nous pourrions instruire toute une anthropologie. Nous pourrions stratégiquement, enfin, nous interroger sur la construction même et la diffusion de ces idées reçues.

C'est cette dernière orientation que nous allons prendre dans le présent article.

Une idée reçue sur les idées reçues ?

Notre première tâche est de clarifier les choses, en menant en premier lieu un travail sur les mots. Au risque toutefois de nous perdre d'emblée dans le dédale de toutes nos productions mentales, il est vrai plus ou moins réfléchies. Commençons donc par les organiser en constituant tout un lexique avec les mots suivants : Assentiment, Appréciation, Assertion, Contrevérité, Crédance, Croyance, Conviction, Dogme, Erreur, Fantasmagorie, Idée, Idée reçue, Idéologie, Illusion, Image, Impression, Intuition, Jugement, Mystification, Opinion, Parti pris, Persuasion, Point de vue, Préjugé, Présomption, Proposition, Représentation, Sentiment, Stéréotype, Superstition, ou encore Supposition.

Pour éviter de complexifier à l'excès, nous pouvons maintenant délimiter un englobant que nous nommerions « Domaine de la croyance », un domaine qui comporterait des synonymes comme des opposés. Considérons par exemple « idée reçue » et « opinion » : l'idée reçue, nous... la recevons, comme nous recevons la pluie ; tandis que nous (nous) forgeons une opinion, nous balançons entre deux opinions (et nous donnons aussi un assentiment).

Points essentiels

- À défaut de tout savoir, face à ce qui demeure incertain, nous sommes condamnés à croire.
- Toutes les croyances ne se valent pas. Il nous reste donc à savoir ce qu'il faut croire, et savoir croire est un savoir en soi.
- Il y a un enjeu : certaines idées reçues peuvent nuire à notre santé et à la santé d'autrui. C'est ainsi qu'il existe une éthique du croire, à côté de celle de l'agir.

Quand il pleut souvent et/ou quand il y a des anfractosités de terrain, ce dernier devient perméable. Les idées reçues s'infiltraient et viennent polluer les nappes phréatiques dont le niveau monte en corrélation inverse avec le niveau d'instruction. L'opinion, quant à elle, est un jugement que l'on opère en terrain incertain, sans soumettre ce jugement à un examen critique. C'est ainsi que la croyance demeure ignorante de son insuffisance.

En d'autres termes, on peut croire que l'on sait sans savoir vraiment, sans savoir même que l'on ne sait pas.

Naissance des idées reçues

Tout part du fait que, de toute chose, de toute personne, nous nous faisons une représentation. Comme nous ne vivons pas sur une île déserte, comme nous sommes influencés par la force des choses par nos proches, notre parcours éducatif, ce que véhiculent la société et les médias, etc., nous construisons notre puzzle à partir du fatras d'informations disponibles. Chacun à sa façon, chacun à sa mesure.

Au fil de notre évolution dans la vie, dans la société, nous héritons d'idées reçues, de la même façon que nous héritons de gènes. Ceci nous fait faire la distinction entre hérédité et hérédité. Expliquons-nous : entre l'hérédité liée aux gènes et l'héréditabilité culturelle.

En première analyse, nous recevons ce que nous recevons, de sorte que la réception serait passive. Les choses sont en réalité plus complexes, entre le relais spontané de croyances, par habitude, mimétisme, ou effet d'autorité ; et la sélection de ces croyances. Cette sélection elle-même s'opère entre ce que nous avons *envie de croire*, parce qu'on s'attache à des idées comme on s'attache à des choses et à des personnes qui nous protègent ; et ce que nous récusons, notamment par crainte. Le phénomène « d'héritage » ne serait donc pas aussi passif que ce que nous avons pu suggérer avec la métaphore de la pluie. Ou alors, nous pourrions filer plus avant la métaphore en disant que nous pouvons très bien laisser tomber la pluie sur nos têtes, pour nous rafraîchir les idées, comme nous pouvons aussi prendre l'initiative de nous protéger en ouvrant notre parapluie.

Gao Xingjian nous éclaire joliment sur les choix que nous opérons à partir de nos représentations : « Cela dépend entièrement de toi : elle sera comme tu la vois ; si tu penses que c'est une belle femme, elle sera une belle femme ; si dans ton cœur tu nourris des pensées pernicieuses, tu ne verras qu'un monstre. » [1]

Mais si nous faisons donc un choix – ici entre la belle femme et le monstre –, est-ce à dire que ce soit en toute liberté ? Rien n'est moins sûr.

Diffusion des idées reçues

Les idées reçues croissent et embellissent pour la raison qu'elles ont des fonctions.

Tout d'abord, croire est confortable. Je crois à ce que j'ai envie de croire – à condition toutefois que je ne prenne pas des vessies pour des lanternes, que je ne crois pas non plus à tout, avec le risque alors de tomber dans un relativisme (parce qu'à la fin des fins « rien n'est vrai »). Il y aussi une fonction d'économie, avec l'installation au moindre coût d'une croyance, sans mener le long et fastidieux travail d'élaboration, sans engager sa responsabilité intellectuelle, sans affronter son doute, sans assumer sa vulnérabilité de nonsachant. Il y a encore une fonction sociale, de cohésion sociale. Des idées peuvent cimenter un groupe, et l'on peut ainsi vivre et demeurer confortablement en phase avec toute une communauté. Il y a, enfin, une fonction tout court. Les croyances, ça sert à quelque chose. *Elles sont agissantes, en ce sens qu'elles déterminent en partie nos comportements* – parfois à nos dépens il est vrai (et notamment s'agissant des conduites alimentaires).

Les formes et les degrés du croire

Nous ne pouvons pas ne pas croire. Sinon, si je ne crois pas que ma voiture est fiable, que mon médecin est compétent, etc., nous n'aurions aucune assurance. Nous n'accorderions jamais confiance à quiconque.

Mais confiance en quoi, en qui ? À ce que l'on ressent (je crois que...) ? Au premier venu (je crois en...) ? Au dernier venu, une croyance pouvant en cacher une autre ? À ceux « qui s'expriment bien » et qui ont l'air ainsi de « savoir » (même si l'on est un peu échaudé, avec les dangers de la rhétorique) ? Aux anciens, à qui on accorde plus de confiance qu'à d'autres, riches qu'ils sont de leur « expérience » ? Aux jeunes, à l'inverse, parce qu'on accorde plus de crédit à la « génération montante » ? Ou, enfin, en se rangeant du côté des savants, parce qu'eux, au moins, « ils savent » (même si une certaine faillite de l'expertise scientifique peut nous amener à douter encore et toujours) ? Il y a ainsi des degrés du croire, différents modes de connaissance pour atteindre, comme en haut de l'échelle, le savoir : un savoir « plein et entier », parce qu'on sait en vérité et on sait qu'on sait en vérité. Le travail de jugement a pu porter ses fruits. Le « peut-être » est maintenant relégué. Cerise sur le gâteau, le fruit de la connaissance s'avère goûteux (« savoir » et « saveur », ne sont-ce pas les mêmes mots, étymologiquement, issus du latin *sapere* ?³).

Mais nous ne savons pas tout sur tout...

À défaut de savoir, de tout savoir, face donc à ce qui demeure incertain, nous sommes condamnés à croire. Avec la difficulté ici que toutes les croyances ne se valent pas. Reste donc à chercher, à savoir... ce qu'il faut croire, à savoir croire tout court.

Mais comment savoir ce qu'il faut croire ? Par la gymnastique, la gymnastique intellectuelle (je pense ici à un ami qui, après un échange riche, a étiré largement ses bras en émettant un râle de plaisir : « Hum, que c'est bon de réfléchir... »). Et en adoptant quelle discipline ? La *discipline de la croyance*, une discipline qui met en jeu l'exercice de jugement et notre esprit critique. Nous avons réfléchi, au sujet de ce qui est à notre portée et à ce qui est, en revanche, (encore) inaccessible. En adoptant une telle posture raisonnée, nous nous sommes penchés sur ce qui est *plausible*. Nous pouvons fournir à son sujet quelques *justifications*, et si nous savons que notre jugement demeure perfectible, nous n'en acquérons pas moins, pas à pas, une certaine *légitimité*. L'indice de *confiance* devient satisfaisant. Notons au passage que l'on parle souvent *du* savoir et *de la* vérité au singulier alors que l'on parle plus volontiers *des* croyances, au pluriel donc.

Faut-il combattre les idées reçues ?

Oui et non. Pas systématiquement en tout cas, pour la double raison que les idées reçues ne s'avèrent pas toujours fausses et que, réciproquement, des croyances même erronées peuvent s'avérer efficaces. Mais oui aussi, quand il résulte des idées reçues des attitudes néfastes (telles que la diffusion de supercheries, d'amalgames ou de *fake news*, lesquelles font le lit du complotisme ; et aussi les attitudes de rejet et de stigmatisation). Il faudrait toutefois déplacer le questionnement. Combattre, oui, tel est notre devoir, telle est notre responsabilité si on a eu la chance d'accéder à de belles connaissances ; mais comment ? La posture fanfaronne ou ironique du « sachant » serait une double erreur : une posture contreproductive parce qu'elle peut provoquer un rejet de ce savoir à travers le rejet de la personne ; et une erreur intellectuelle et humaine, car ce serait oublier que l'idée reçue a pu être relayée sans filtre en raison d'un déficit de savoir. Ce serait même une double peine dans le contexte actuel de déclin du système éducatif.

Voici donc un nouveau savoir : le savoir stratégique, pour parvenir le mieux possible à ses fins. Faisons ici l'éloge de la transmission dans le monde de l'éducation, quand le cœur du maître convie en toute honnêteté son élève à le suivre – pour s'élever et aller là où il ne serait jamais allé sans lui⁴. Ce qui revient à faire l'éloge de la difficulté : savoir transmettre, savoir renoncer au mimétisme. Pensons aussi à la richesse des dialogues socratiques. Socrate (dans les écrits de Platon) ne contredit pas directement son interlocuteur. À travers l'échange – mieux : le dialogue⁵ – il stimule l'esprit critique et amène progressivement l'interlocuteur à faire lui-même l'observation qu'il se

³ En introduction à son ouvrage *Le Temps du désir*, Denis Vasse rapporte l'anecdote suivante : Gaston Bachelard est interviewé sur la voie d'accès à la vie de l'esprit. En guise de réponse, il demande à son interlocuteur s'il sait choisir une viande chez le boucher. Et Denis Vasse de poursuivre : « Évaluer la saveur d'un morceau dans l'élaboration d'un savoir savant ou subtil, voilà l'acte humain par excellence qui ordonne le besoin contrignant et limité de l'homme à l'exercice de son sens et au surgissement de son désir dans le goût. » [2]

⁴ Citons Cécile Ladjali avec ce propos lumineux concernant ses élèves (en classe de lettres) : « Ce n'est pas grave s'ils sont dépassés par le niveau des textes. On est tous dépassés par Dante, par Baudelaire. Ce qui compte, c'est de les marquer, de leur donner envie. » [3]

⁵ Nous soulignons « dia » pour son sens, étymologiquement, de « à travers ».

contredit ici, que son jugement est au contraire fondé là. Socrate est ainsi un passeur de connaissances, un maïeuticien, l'accoucheur d'une vérité.

Conclusion

Il y a un enjeu, et autrement qu'un enjeu purement intellectuel. En effet, certaines idées reçues peuvent nuire à notre santé et à la santé d'autrui – la santé dans tous ses aspects : physiques,

psychologiques, et socio-éducatifs. *C'est ainsi qu'il existe une éthique du croire* [4], à côté de l'éthique de l'agir. Ou même en amont, car le croire commande souvent l'agir.

L'esprit critique doit discriminer (le vrai du faux) car il n'existe pas de « vérité alternative » (ça, c'est une mystification). L'être humain, lui, doit s'interdire toute discrimination contre autrui.

Déclaration de liens d'intérêts : les auteurs déclarent ne pas avoir de liens d'intérêts.

Références

- | | | |
|--|---|--|
| [1] Xingjian G. La Montagne de l'âme. Paris: Points; 2007. | [3] Steiner G, Ladjali C. Éloge de la transmission. Paris: Pluriel; 2007. | [4] Dupouey P. La croyance. Paris: Vrin, coll. « Questions et Raisons »; 2021. |
| [2] Vasse D. Le Temps du désir. Paris: Points, coll. « Essais »; 1997. | | |